

# La philosophie avec (ou contre) la psychanalyse?

Marie-Jean Sauret  
*Universidad de Toulouse - Jean Jaurès*  
Dina Germanos Besson  
*Universidad de Toulouse - Jean Jaurès*

*“Les philosophes n’ont fait qu’interpréter le monde;  
il s’agit désormais de le transformer” (Karl Marx)*

## Introduction

Que pouvons-nous dire de la philosophie contemporaine du point de vue qui est le nôtre – soit de quelqu’un «informé» par la psychanalyse? Comme Freud, nous avons une pente à la modestie face aux philosophes, liée sur le fond à l’antipathie des Discours Philosophiques et Psychanalytiques. Cette antipathie fournit un bon point de départ à nos interrogations si elle signifie qu’est pris acte du réel qui à la fois divise, disjoint, ces discours et échappe à chacun. Un tel point de départ oblige ensuite à s’en tenir ici à quelques unes des seules questions philosophiques qui gagnent à être pensé avec la psychanalyse. Quiconque a fréquenté les écrits et séminaires de Lacan sait son option en faveur de l’antiphilosophie: sans même savoir de quoi il retourne, le terme indique une prise de distance avec une philosophie et rapproche la dite option antiphilosophique (qui pour être anti, relève de la philosophie) de la psychanalyse. Il pourrait donc contribuer à ce que l’antipathie des discours à peine évoquée paraisse moins évidente et ne se contente pas d’un «chacun chez soi».

Il reste que la philosophie, classique ou moderne, est un discours «pour tous», là où la psychanalyse tente d’accueillir et de faire sa place

à la singularité. Mais qui peut dire que la question de la singularité n'intéresse pas le philosophe? Il suffit, pour s'en convaincre, d'essayer d'établir une liste de philosophes (français) qui témoignent d'une rencontre effective et parfois d'un débat soutenu avec la psychanalyse. Nous nous contentons d'énumérer, sans entrer dans les détails ici, ceux qui sont notoirement connus pour cela, ceux qui ont été des interlocuteurs de Jacques Lacan et d'autres psychanalystes, ceux qui sont psychanalystes eux-mêmes ou ont l'expérience officiellement de la cure, ou encore ceux que nous avons croisés, voire convoqués au cours de nos propres recherches. La liste n'est pas exhaustive: Bernard Andrieu, Bernard Baas, Alain Badiou, Miguel Benasayag, Antonia Birnbaum, Barbara Cassin, Catherine Clément, Roger Dadoun, Dany-Robet Dufour, Anne Dufourmantelle, Gui-Félix Duportail, Anne Fagot-Lareault, François Flahault, Marcel Gauchet, François Jullien, Paul Jorion, Alain Juranville, Saül Karsz, Julia Kristeva, François Laplantine, Sandra Laugier, Jean-Claude Milner, Marie-José Mondzain, Jean-Luc Nancy, Philippe Némó, Bertrand Ogilvie, Jean-Bertrand Pontalis, Claude Rabant, Gérard Rabinovitch, Jacques Rancière, Bernard Salignon, Guillaume Sibertin-Blanc, et bien d'autres le démontreraient suffisamment...

Pourtant, ce n'est pas vers un inventaire des données du débat entre philosophie et psychanalyse que nous orienterons, mais plutôt vers quelques questions que nous aimerions poser à partir de disputes actuelles. Nous les regrouperons en deux volets: le premier porte sur le service qu'une philosophie apporte au scientisme ambiant en partant de l'une des polémiques nourrie parce que nous pourrions qualifier de symptôme «Onfray»; le second concerne la critique du monde contemporain et implique une dimension éthique. Nous concluons sur quelques interrogations disparates qui nous restent.

## 6.1. Un symptôme: la philosophie scientiste

Il existe en France un phénomène philosophique de mode dont le principal représentant est Michel Onfray. Nous délaisserons une critique exhaustive de son œuvre protéiforme, renvoyant aux

critiques que d'autres ont tenues par ailleurs.<sup>1</sup> Nous le choisissons cependant comme porte d'entrée parce qu'il s'en est pris ouvertement à la psychanalyse dans un ouvrage consacré à Freud, allant jusqu'à proposer une psychanalyse post-freudienne (Onfray, 2010). Onfray prend le relais du Livre noir de la psychanalyse (2005), lui-même rédigé sous la direction de Catherine Meyer et d'un collectif de rédaction composé du philosophe Mikkel Borch Jacobsen, du psychiatre cognitivo-comportementaliste Jean Cottraux, et des psychologues Didier Pieux et Jacques Van-Rillaert. Philippe Pignare, Joëlle Proust, Isabelle Stenger ont, entre autres, participé à la rédaction. Pour faire bonne mesure, ajoutons l'ouvrage de Jacques Benesteau, Mensonges freudiens: histoire d'une désinformation séculaire (2002). L'origine du Livre noir est politique et éclaire déjà sur le sens de cette critique. Il prend sa source dans la polémique née de la publication d'un rapport de l'Inserm (2004) comparant diverses psychothérapies.

Le site de l'Inserm indique que « cette expertise collective est réalisée sous l'égide de l'Inserm à la demande conjointe de la Direction générale de la santé et de deux associations de patients, l'Unafam et la Fnap-psy. Elle dresse un état des lieux de la littérature internationale sur l'évaluation de l'efficacité de trois approches psychothérapeutiques: psychodynamique (psychanalytique), cognitivo, comportementale, familiale et de couple.

Les principaux résultats des études d'évaluation sont présentés pour les troubles anxieux, les troubles de l'humeur, la schizophrénie, les troubles des comportements alimentaires, les troubles de la personnalité, et l'alcoolodépendance chez l'adulte. Les travaux spécifiques réalisés chez l'enfant et l'adolescent ont également été analysés». Outre les critiques méthodologiques adressées à ce rapport,

---

<sup>1</sup> Pour une critique d'ensemble, on renverra à Gilles Mayné, *En finir avec Onfray. Du déni de Bataille à la boboisation ambiante* (2018), lequel montre comment Onfray désactive les concepts de la philosophie, ce qui pourrait trahir la peur qu'il aurait de leur dangerosité. A titre d'exemple de la façon dont Onfray traite (mal) le catholicisme, on se référera à l'entretien de l'historien Johann Chapoutot (2018).

il en ressortait quelques thèses qui ont suscité de vives réactions: d'une part est appelée psychanalyse une série d'une dizaine de séances d'orientation psychanalytique qui, en aucun cas, ne peuvent être comparées à une cure, d'autre part la psychanalyse ainsi définie n'est reconnue efficace que pour les Etats Limites, ce qui justifie la demande de sa mise à l'écart de tous les traitements dans le champ médico-social. Il y a là un aspect comique lorsque l'on sait que les Etats Limites sont nés sur les divans des psychanalystes, dans les années 70-80, comme rebelles justement à la psychanalyse! Surtout cet ouvrage portait avec lui une anthropologie problématique selon laquelle toutes les pathologies relevaient mécaniquement de *déterminations* biologiques, psychologiques et sociales. Ne disposerait de son libre-arbitre que celui qui disposerait de bonnes déterminations. C'est, sans le dire, adopter l'idéologie qui avait cour en Union Soviétique quand étaient envoyés à l'hôpital psychiatrique ceux qui ne pensaient pas «politiquement correctement», suspects justement de mauvaises déterminations! Le rapport préconisait «le repérage des perturbations du comportement dès la crèche et l'école maternelle» pour éviter la survenue de comportements délinquants à l'adolescence.

Ce rapport rencontre et conforte une idéologie forte en France et en Europe, relayée par des politiques. L'anthropologie idéologique requise par le Discours Capitaliste, il faudra y revenir. Ainsi, Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur évoque la détermination de la délinquance dès 3 ans. Ou encore Tony Blair, premier ministre de Grande Bretagne: «Nous pouvons maîtriser un enfant antisocial avant sa naissance. Il est possible d'identifier avant même sa naissance un enfant à problème susceptible de devenir une menace potentielle pour la société. Si nous ne sommes pas préparés à prédire et à intervenir au plus tôt le plus en amont, des enfants naîtront et grandiront dans des familles parfaitement connues comme complètement perturbées et ces enfants quelques années plus tard deviendront une menace pour la société et éventuellement un danger pour eux-mêmes ».<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> “We can clamp down on antisocial children before birth. It is possible to identify problem children who could grow up to be a potential menace to Society even

On prétend détecter les futurs délinquants et les empêcher de naître de peur qu'ils ne se fassent mal ! Comme par hasard ils appartiennent aux milieux défavorisés, preuve de la vulnérabilité génétique de ces gens, comme à la pire époque des théories de Benedict-Augustin Morel, Cesare Lombroso, Franz Joseph Gall, sur lesquelles les nazis ont construit leur sinistre entreprise. Et l'homme politique d'aujourd'hui n'a même pas l'excuse d'ignorer les hypothèses alternatives à la détermination biologique exclusive de l'individu, construites depuis (Jean Gayon, Daniel Jacobi, 2006).

On trouve la même logique à l'œuvre dans certaines des tentatives législatives françaises de ces dernières années. Ainsi, un projet de loi « relatif aux droits et à la protection des personnes faisant l'objet de soins psychiatriques » fait-il l'amalgame entre délinquance et troubles mentaux considérés du strict point de vue de la sûreté des personnes, de l'atteinte à l'ordre public (jusqu'à prévoir ce que certains qualifient déjà de « casier judiciaire psychiatrique »), sans jamais mentionner la souffrance psychique : une machine ou une entreprise ne souffre pas... Le champ du soin psychique est délibérément judiciarisé, rejoignant les déclarations précédentes de Sarkozy ou Blair, du fait de sa soumission à la même logique de la globalisation. L'indexe encore la disparition du soin psychique au profit de traitements psychotropes, de conditionnements (TCC),<sup>3</sup> ou encore de la castration chimique assortie de peine dite de sûreté réservé aux délinquants sexuels enfermés non plus pour ce qu'ils ont fait et qu'ils ont expié, mais pour ce qu'ils «sont», soit, de façon plus

---

before they are born. If we are not prepared to predict and intervene far more early then there are children that are going to grow up in families that we know perfectly well as completely dysfunctional, and the kids a few years down the line are going to be a menace to Society and actually a threat to themselves » («Le Premier Ministre socialiste de Grande Bretagne dans The Guardian du 1<sup>er</sup> septembre 2006).

<sup>3</sup> Thérapie Cognitive-et Comportementale et non Psychothérapie puisqu'une machine n'a pas de psychisme...

large, d'un modèle d'internement emprunté non plus à l'éducation mais à la surveillance policière.<sup>4</sup>

Néanmoins, suffisamment de voix se sont élevées contre le rapport (entre autres celles qui forment un mouvement national sous l'étiquette *Pas de zéro de conduite*) qui ont conduit le ministre de la santé de l'époque, Philippe Douste-Blazy, à retirer le rapport du site du ministère. Et c'est en réaction contre ce retrait, crime de lèse science, que Catherine Meyer (ex-normalienne, ancienne éditrice chez Odile Jacob) et Laurent Beccaria (fondateur des éditions des Arènes) projettent le *Livre noir*. Les ouvrages de Benesteau, Meyer et Onfray reposent sur la même orientation scientifique: il est possible de répondre à toutes les questions – existentielles et physiques – par les moyens de la science. La psychanalyse, relevant du domaine des sciences médicales, doit se soumettre aux procédures d'évaluation de l'*Evidence Based Medicine*. Voilà donc la première question posée à la philosophie: d'où vient sa perméabilité au scientisme, cette conviction de certains philosophes, selon laquelle les mêmes déterminations biologiques pourraient présider au fonctionnement psychique?

N'est-il pas évident depuis Descartes, que la science, la «physique», pour se constituer, a dû mettre de côté tout ce qui est relatif à la subjectivité renvoyée à la «métaphysique» – et d'abord la langue ordinaire, la parole, à laquelle Galilée a substitué le langage mathématique qui, lui, ne se parle pas? Telle est la condition de l'objectivité et de la généralisation de ses résultats: le sujet – le sujet de la raison – n'en reste pas moins requis pour faire la science. Gödel le confirmera à sa façon avec ses théorèmes d'incomplétude: en un sens, pour faire des mathématiques, il faut sortir des mathématiques! Mais il n'est pas scientifique de vouloir saisir, par les moyens de la science, ce que la science doit mettre de côté pour se constituer.

---

<sup>4</sup> Sur la logique judiciaire, voir Serge Portelli, *Juger* (2011).

A partir de là, il est possible d'examiner le contenu de la critique émise par Onfray plus précisément. Son ouvrage est construit sur un sophisme – d'ailleurs discuté par Freud: tout ce que ce dernier proposerait comme théorie scientifique de portée générale est déduit de son auto-analyse; si on peut établir une corrélation entre sa vie privée et ses théories, alors la prémisse est vérifiée; et il ne reste plus qu'à conclure que la portée générale est nulle, puisque l'établissement des faits par la méthode expérimentale exige la multiplication des observations individuelles. En d'autres termes, ce qui validerait la psychanalyse serait que rien du fonctionnement psychique de l'homme Freud ne coïncide avec les analyses de ceux qui lui ont fait confiance. Onfray, qui récuse que la psychanalyse fasse exception à la science, n'accepte les résultats de la psychanalyse que si Freud fait exception: c'est le retour dans sa théorie à lui, Onfray, de cette singularité qu'il ne veut pas voir.

Freud déjà s'est demandé si tout ce qu'il entend de la bouche de ses analysants ne viendrait pas de la suggestion de l'analyste: et il indiquait qu'il faudrait alors répondre de l'origine de ce qui vient au psychanalyste. Sur ce point Michel Onfray valide malgré lui et intégralement la psychanalyse: les données recueillies viennent en fait du psychisme singulièrement pervers en l'occasion de Freud... donc, ces données sont au moins valides pour Freud: comment sont-elles rentrées dans sa tête?

Onfray repousse Lacan à l'horizon de ses lectures. C'est dommage. Il aurait également vérifié que la thèse selon laquelle l'Œdipe est un rêve du névrosé obsessionnel Freud et qu'il est parfaitement inutilisable date d'au moins 25 ans. Onfray, lui, en déduit que tout ce qui est aimé par Freud est mauvais, et que tout ce qu'il aime est mauvais. Du coup, il réhabilite l'hypnose et la suggestion dont l'abandon conditionnait la psychanalyse, et rabat la pratique analytique sur une philosophie. A partir de là, il est légitime que le philosophe Onfray, s'appuyant sur Nietzsche, démontre qui est Freud: ce qui fait sa singularité.

Il est clair qu'en continuant sur ce mode-là, nous n'apprendrons pas grand-chose.<sup>5</sup> C'est pourquoi, nous serions plutôt enclins à prendre Onfray au sérieux: après tout, si son raisonnement est tautologique, c'est bien qu'il touche à un réel – ce qui revient toujours à la même place. Et si nous réussissions à en prendre la mesure un tant soit peu, alors nous ferions servir Onfray à la psychanalyse...

Bien sûr cela supposerait de lever des préalables: la confusion entre expérience et expérimentation. La psychanalyse est une expérience dans laquelle un sujet s'engage et dont il tire les conséquences. Une expérimentation suppose que le sujet, pris comme objet, soit soumis à l'influence de variables sur lesquelles joue l'expérimentateur. L'expérimentation relève du Discours de la Science, l'expérience relève de la psychanalyse. Certes, Freud a la volonté de lui faire réintégrer la science: c'est qu'il s'intéresse aux rebuts de la science. Non seulement le rêve, le lapsus, les actes manqués, etc. mais le sujet lui-même qui doit être soustrait du savoir produit par la science afin qu'elle tende à l'objectivité. Et voilà que Freud ne s'intéresse

---

<sup>5</sup> - Il serait sans doute facile de relever un certain nombre de contre-vérités, d'approximations, d'illogismes. Ainsi, il est retenu à charge la destruction par Freud de ses lettres d'adolescent, susceptibles de révéler au monde l'être intéressé et prétentieux qu'il était; mais pratiquement tout l'ouvrage d'Onfray s'appuie sur la correspondance restante pour détruire l'idole, comme il dit: pourquoi Freud n'a donc pas détruit toute sa correspondance? Il est retenu contre Anna Freud et les psychanalystes qui ont la responsabilité de sa correspondance, d'avoir suspendu sa publication: mais pourquoi ne l'ont-ils pas tout simplement détruite si elle doit révéler une supercherie? Onfray évoque en commençant les accusations d'antisémitisme lancées par des psychanalystes contre les critiques de Freud: il aurait pu donner le détail du procès qui a opposé Elisabeth Roudinesco à l'auteur des *Mensonges freudiens* préfacé par un enseignant des écoles du Front national, procès qu'Elisabeth Roudinesco a gagné. La justice française est-elle aussi antisémite? Et si Onfray donne ses sources quand il s'agit de concepts ou de notions ou d'évènements, il ne fonde jamais en raison ses déductions proposées comme des certitudes (par exemple la relation incestueuse supposée de Freud avec Mina, sa belle-sœur). De sorte, que devant la haine froide, raisonnée, dont témoigne Onfray, on ne peut que lui retourner sa méthode: si Freud est supposé prêter à ses semblables ce qu'il observe chez lui, alors Onfray prête à Freud son propre désir, son propre fonctionnement, son rapport à la correspondance, aux semblables, à la gloire...



qu'à ce sujet dont on découvre que c'est lui qui fabrique la science, mais que celle-ci ne peut s'intéresser à lui qu'à la condition de le traiter comme un objet. De ce point de vue, la conception de la science d'Onfray est étonnante, puisqu'il pense que l'inceste éventuel de Freud, sa perversion, disqualifie son œuvre: mais en quoi la perversion éventuelle d'un Galilée, les crimes d'un Kepler mettraient fin aux mouvements de la terre, du soleil et des astres qu'ils ont découverts? Cette idée selon laquelle il convient d'avoir une âme pure pour faire science est celle des alchimistes!

Ce qui nous amène à relever une autre confusion: entre universel et général. Il n'y a de science que du général: soit ce qui vaut pour un objet de la science doit valoir pour tous les objets de même type. Ce que la science compte, observe, décrit, et sur laquelle elle opère littéralement ses calculs, ce sont les particularités individuelles. Il convient de les distinguer précieusement de la singularité: en mathématique, une singularité est une valeur qui déroge à toute fonction; la fonction vaut pour toutes les variables, sauf pour celle-là; en physique, une singularité est une situation hautement improbable, telle celle qui a présidé au *Big-Bang* et de conséquences en conséquences à l'apparition de la vie sur terre; au vue de la faible probabilité d'une réitération du *Big-Bang*, si l'humanité disparaît, il n'y en aura sans doute plus jamais d'autre pour la relayer.

Du point de vue de la science, le sujet est une telle singularité: une valeur qui défait le discours scientifique. La psychanalyse de Freud est venue rendre raison de ce fait: le sujet est ce qui parle dans l'humain – même si «pas tout» du sujet ne parle. Et celui qui parle est obligé de se demander ce qu'il est: il ne peut répondre qu'avec des mots qui le représentent et rien d'autre. De sorte qu'il se trouve aux prises avec l'énigme de ce qu'il est réellement, en dehors des mots. Ce réel lui échappe. De sorte que chacun essaye de forger une réponse. Et Onfray a fort bien vu que Freud, en inventant la psychanalyse, tente de répondre pour lui.

Autrement dit, le sujet, tout sujet, reçoit sa structure du langage: en ce sens la structure est universelle – pour tous. Mais la façon

dont un sujet l'habite, s'en sert, est singulière. Si nous apprenons d'un seul sujet comment il se loge dans la structure du langage dont personne ne contestera qu'elle est le lot de tous, alors nous pouvons bien en déduire les éléments de la structure universelle nécessaire à chacun. Pourtant des autistes, certains déments, les muets, les mutiques, certains traumatisés – tous ceux qui, pour une raison ou une autre, s'arrêtent ou reviennent aux frontières du langage (Rey-Flaud, 2010) – nous montrent à l'envie que la généralisation n'est pas au rendez-vous: la généralisation n'est certes pas au rendez-vous, mais la structure du langage est là qui nous permet de spécifier chacune de ces positions (et chaque sujet dans sa singularité) se situe bien par rapport à la structure universelle du langage – fût-ce pour en refuser l'usage.

Est-ce que Descartes n'a pas pris acte d'une certaine façon de la fin des ontologies – des pensées qui prétendaient saisir le réel du sujet? Est-ce que son *Cogito* ne peut-être lu comme le fait de prendre acte que le sujet n'est pas à chercher ailleurs que dans l'acte d'énonciation? Une dernière remarque. Elle porte sur le fait qu'Onfray reproche à Freud d'extrapoler du sujet à la civilisation. N'est-il pas pourtant légitime de se demander comment des sujets parlants tiennent ensemble? Onfray récuse le fait que l'humain soit une espèce fictionnelle (2008): qui ne peut pas faire autrement que mettre sa vie en récit. C'est étonnant de la part de quelqu'un qui rédige un véritable roman freudien pour disqualifier les cas de Freud écrits justement comme des fictions. Onfray ne connaît que la vérité scientifique: c'est juste ou c'est faux, ne souffrant d'aucune équivoque, contrairement au langage habituel. A ce point, la volonté d'Onfray de nous livrer un portrait vrai de Freud prend des allures paranoïaques.

La vérité, dans le langage, est le résultat précisément du fait que le langage ne fait que représenter: le langage est menteur, à la différence des mathématiques. Freud attribue l'hystérie foncière de l'humain au fait que consentir à parler revient à consentir au mensonge, et le premier mensonge, le *proton* pseudos sur le rapport au sexuel est une prise de position subjective. Quand un enfant ment, la question clinique n'est pas de le sanctionner pour lui faire dire une réalité que

tout le monde connaît, mais d'essayer d'approcher ce qu'il ne peut dire qu'en mentant: la vérité se mi-dit. Du coup, une communauté humaine est obligée de chercher un principe extérieur, transcendant (sans que cela n'implique aucune religiosité) pour régler le rapport de chacun avec chacun, avec la jouissance, avec le savoir. C'est ce principe que Freud a approché avec la fonction paternelle. Onfray voudrait que les rapports de chacun avec chacun soient réglés (et non règlementés) par une vérité univoque, laquelle obéirait à un calcul du juste et du faux. Ainsi participe-t-il de cette modernité qui entend substituer à la métaphore civilisationnelle du Droit à la place de la force brute, la métaphore du scientisme qui substitue le calcul au droit: ainsi contribue-t-il à défaire la civilisation en tant que processus inventé par les humains pour pérenniser leur condition. Nous sommes d'une époque où le Discours Capitaliste, ce discours de l'évaluation généralisée, entend retourner la civilisation contre elle-même, imposant une précarité sociale à la place des moyens mis en place par l'humanité pour traiter sa précarité ontologique. C'est à ce travail de sape que contribue Michel Onfray, de bonne ou de mauvaise foi. La bonne foi, ici, est de toute, ainsi que l'a rappelé Jacques Lacan, la plus impardonnable: puisqu'incorrigible.

L'idéologie scientiste à l'œuvre chez Onfray et le *Livre noir de la psychanalyse*, réquisitionné par le rapport de l'Inserm, sous-tend bien des débats politiques en France touchant à l'enseignement (de la psychologie clinique, voire de la philosophie et de la littérature), aux dispositifs d'aide (au sein de l'Éducation Nationale, à l'hôpital psychiatrique), et jusque dans la polémique autour des pressions sur la Haute autorité de Santé pour qu'elle interdise aux psychanalystes d'accueillir des autistes<sup>6</sup>. On mesure donc l'importance de cette question de la singularité et de son traitement philosophique... pas sans la psychanalyse.

---

<sup>6</sup> - Nous avons consacré plusieurs articles à ces problèmes: Sauret (2016), Sauret, Germanos Besson (2017), Sauret, Zapata Ramos (2016), Sauret, Askofaré et Macary Garipuy (2013), Sauret, Askofaré (2011), Abelhauser, Gori et Sauret (2011), Sauret (2009).

## Une éthique pour notre temps: sans la psychanalyse?

Onfray, symptôme du scientisme qui domine le lien social contemporain, suggère d'interroger celui-ci. De nombreux philosophes nous devançant ici, dont les contributions comptent. Franck Fischbach, par exemple, développe une *philosophie sociale* qui, dans la foulée d'Axel Honneth, prend pour point de départ les «rapports sociaux» ou les «formes sociales de vie» (par opposition aux abstractions que sont l'individu, l'État ou l'Esprit. Cette philosophie sociale intègre la dimension politique dans la vie sociale loin de l'y soustraire. Elle se sait être elle-même une pratique sociale, susceptible d'effets sur la vie sociale; elle est enfin une démarche philosophique qui ne sépare pas la question de la vie bonne de celle de la justice et qui tente de les articuler l'une à l'autre. Dans la même veine, Jean-Pierre Dupuy a proposé une critique de «l'économisation» du monde qu'il va jusqu'à qualifier «d'écomystification». C'est encore le cas de Guillaume Leblanc, qui travaille sur la question de la «critique sociale» elle-même, et plus particulièrement les limites complexes qui distinguent précarité, exclusion, vie décente et normalité. Citons encore la dénonciation de la logique délétère du néolibéralisme (qu'il ne distingue pas de celle qui a présidé à l'instauration du libéralisme) conduite par Jean-Claude Michéa. Sans doute faudrait-il citer ici Dany-Robert Dufour qui mène depuis de nombreuses années une analyse critique du monde capitaliste globalisé, et pour lequel la référence à la psychanalyse est fondamentale.

En contre point, nous pourrions convoquer les tenants du libéralisme tel le très médiatique Alain Finkelkraut ainsi que quelques-uns de ceux qui, ayant pris leurs distances avec la gauche maoïste, ou venant d'ailleurs, ont compté parmi les «nouveaux philosophes» dans les années 70: André Glucksmann, Bernard-Henri Lévy, Guy Lardreau, Jean-Paul Dollé, Christian Jambet, Gilles Susong, Jean-Marie Benoist et Maurice Clav, etc. Bien sûr, il faudrait ici une histoire du libéralisme qui permettrait de distinguer entre libéralisme philosophique, politique et économique. Et encore entre les deux types souvent confondus dans les discussions: d'une part le libéralisme classique qui affirme que la vraie liberté suppose l'absence

de coercition de l'Etat, et qui favorise le laisser-faire économique en s'oppose à l'Etat-Providence; d'autre part, le libéralisme social qui reconnaît que l'Etat joue un rôle actif dans la promotion de la liberté des citoyens – en s'assurant qu'ils soient en bonne santé (système de santé), instruits (école publique) et dotés des moyens matériels nécessaires (minima sociaux). Jimmy Wales, le fondateur de Wikipédia, assure avoir fondé son entreprise sur les idées de deux philosophes chantres du libéralisme, Friedrich Hayek et Ayn Rand.

Là encore, il ne s'agit pas pour nous de rentrer dans une analyse détaillée des positions, mais de retenir l'axe d'un débat qui pour le coup ne se développe pas, masquant sous des oripeaux humanitaires une défense et illustration du capitalisme, des politiques européennes relatives à l'austérité et des opérations servant les intérêts des pays impérialistes. Chacun se souvient de Bernard Kouchner, ministre de la santé du gouvernement Bérégovoy, filmé en 1992 un sac de riz sur l'épaule, en Somalie, tandis que l'armée française intervenait, ou encore de l'expédition menée en Lybie par un Sarkozy coaché par le philosophe Bernard-Henri Lévy en 2011, qui abandonnent le pays au chaos actuel (dont résultent des milliers de morts en Méditerranée) après la chute de Khadafi (qui a pourtant financé la campagne de l'ex-président).

Il existe des milliers de critiques philosophiques de la logique néolibérale, et d'ailleurs des critiques économiques, sociales, politiques. Comment se fait-il d'une part qu'elles ne convergent pas jusqu'à créer une sorte de collectif de résistance et, d'autre part, qu'elles paraissent moins compter que les quelques-uns qui crient avec les loups du capitalisme? Comment se fait-il que la critique ait si peu l'oreille du «peuple» que l'on se plait plutôt à souligner sans l'expliquer sa «soumission volontaire»? Sur ce point, il nous semble que la psychanalyse peut apporter sa contribution – qui par contrecoup éclaire la domination scientiste.

Il convient de rappeler ce qui fait l'humanité de l'humain: il parle, et de parler il est séparé du réel qu'il est. Impossible d'attraper par les moyens du langage le réel de ce que je suis: l'énigme de l'identité

de chacun est de structure du fait de cet «impensable». L'humanité est confrontée à l'insaisissable «réel de l'être»: de parler, le sujet manque, de manquer il désire – telle est la structure qu'il doit à celle du langage.

La substance de son être, inaccessible, Lacan lui a donné le nom de «jouissance»: c'est son divorce d'avec le langage qui donne la raison du désir: «être de jouissance», écrivait Lacan. Le sujet substitue donc, à cet «être de jouissance», un «être de mots», une identité insatisfaisante par définition (nom, prénom, origine, etc.) – cela ne date donc pas d'aujourd'hui! Et cet «être de mots», elle l'a adossé à un «être de filiation» qui permet à chacun, à défaut de répondre de ce qu'il est, de se loger dans une généalogie (il faudrait convoquer ici Claude Lévi-Strauss, Maurice Godelier, René Girard, Jean-Michel Oughourlian – plus anthropologues que philosophes, il est vrai). La filiation (être fille ou fils de) suppose la première version de ce que les analystes qualifieront de fonction paternelle, remplie par le père symbolique. Celui-ci pose aussitôt la question de ce qu'est un père et tourne l'attention vers le père du père, le père du père du père, etc., jusqu'au premier de la série, celui qui n'a pas de père pour le nommer tel. S'exceptant ainsi de la série de ceux qui ont une ascendance et une descendance, il est hors symbolique et en quelque sorte réel: c'est de lui dont s'emparent mythes et religions pour en faire Dieu de quelque nom qu'on le désigne. Le réel de Dieu est fabriqué avec le réel impensable du sujet, qu'il délivre de l'énigme. Ainsi le sujet peut-il loger son «historiole» dans le mythe qui donne forme épique à la structure, et mythes et religions fournissent ainsi la première mouture de social à ceux qui la partagent – sans qu'il soit nécessaire d'y croire (Paul Veyne).

Quoi qu'elle subordonne l'autorité sociale aux dieux, l'humanité ne renonce pas à exercer le pouvoir de symbolisation dans tous les registres possibles de la technique aux ontologies en passant par la science – soit à exercer le travail de culture qui fait une civilisation. Et ce jusqu'à l'invention de la science moderne: or celle-ci consiste en l'avènement d'un mode de production certain d'un savoir réfutable en langage mathématique. Cet avènement accouche d'une part du

sujet de la raison, dont Kant enregistre la survenue: ce qui ne signifie pas que la raison n'existait pas, mais que désormais le sujet cherche une raison en toute chose et que la science moderne en fournit le paradigme. Et d'autre part, cet avènement divise le savoir entre le savoir de la science physique (analyse, description, démonstration, explication) et le savoir existentiel («Pourquoi y a-t-il un monde plutôt que rien?») incapable de rivaliser en certitude avec le premier. La solution inventée avec la religion et le mythe pour répondre de ce qu'est l'homme et soutenir la vie collective est disqualifiée. C'est pourtant ce que l'on qualifie de *Lumières* en Europe, qui promet la fin de l'obscurantisme du fait des progrès de la science, et le développement d'un monde forcément meilleur puisqu'éclairé (le travail de philosophes comme Rancière est précieux).

Disons, caricaturalement, que pour pallier le déficit de sens, le libéralisme prend un essor inespéré: philosophique (à chacun sa vérité... privée), politique (méfiance envers tous les autoritarismes), et économique (rabattement des relations interindividuelles sur leur valeur marchande). Le mariage de la technoscience et du marché perfectionne le capitalisme. L'humain, habitant le langage et non un système économique, «invente» le discours qui lui permet de vivre avec son temps: demain on explique tout, on comprend tout, on fabrique tout, on jouit de tout – on ne manque de rien. C'est la fin annoncée du désir. La promesse d'une explication généralisée – des problèmes scientifiques comme des interrogations existentielles – est justement ce que nous connaissons sous le nom de scientisme. La psychanalyse naît à ce moment-là: elle récupère tout ce que le discours capitaliste met de côté – le manque, le désir, la singularité, la parole.

La psychanalyse permet de poser la question de ce qu'est un lien social constitué de sujets ainsi fabriqués: si les sujets tiennent ensemble, c'est que les signifiants avec lesquels ils s'identifient, s'articulent. Pourquoi la théorie des discours n'arrive pas à intéresser la philosophie? D'autres questions seraient à reprendre ici. Ainsi, le sujet qui cherche à répondre à la question de ce qu'il est se heurte au fait que ce qu'il est de réel ne se laisse pas attraper par le langage: il est un trou dans le savoir, et ce savoir indisponible est l'inconscient

freudien. Du coup, le sujet a deux entrées: soit côté langage, lui faisant crédit pour rejoindre un bout de cette jouissance qui lui échappe, et c'est la position dite masculine. Soit il s'efforce de se situer du côté de ce qui échappe, attendant du partenaire qu'il contribue à la réponse (par l'amour) et c'est la position dite féminine. C'est comme homme que le sujet désire, et comme femme qu'il aime. On devine que l'actuelle théorie des genres ne fait que prendre acte de l'impossibilité d'une réponse définitive et de la multiplicité des positions au regard de la jouissance: quasiment autant que de sujets (voir sur ce point la contribution de la philosophe Clotilde Leguil).

Un des problèmes majeurs à l'horizon de notre époque, est lié à l'anthropologie nouvelle que suscite le néolibéralisme. Promettant de guérir l'humain du manque et du désir, il trouve dans le modèle de l'ordinateur digital (et pourquoi pas quantique) un mode de fonctionnement débarrassé des accidents biologiques – et au premier chef de la vie. Le transhumanisme propose alors de contribuer à la nouvelle étape de l'évolution de l'espèce celle où, grâce à la convergence permise par la cybernétique entre Neurosciences, Biologie, Physique atomique, la mort serait rayée de la carte. Il faut bien dire que les questions de genres paraîtraient alors bien moins que les discussions éthiques autour de la reproduction seraient désormais inutiles, que la médecine s'éteindrait d'elle-même – puisque la vie aurait disparu au profit du fonctionnement machinique. Ne serait-ce pas là le triomphe de la pulsion de mort? Jean-Michel Besnier est le philosophe à convoquer ici, mais encore Pascal Pick (anthropologue) et quelques autres. Et pourquoi pas des écrivains comme Michel Houellebecq.

Ce n'est pas là le dernier constat que nous pourrions faire. Par exemple, observons comment les psychologies sont réquisitionnées et formatées pour s'adapter à la nouvelle anthropologie: plus de symptômes, mais des accidents, des pannes, des baisses de régime, des suppressions, des dysfonctionnements, des bugs, etc. – soit la panoplie des avatars d'un moteur ou d'un ordinateur. Est-ce que le même phénomène ne s'observerait pas dans les différentes philosophies? Sommes-nous tous en train d'être formatés? N'est-ce



pas là l'explication la plus sûre, hélas, à ce que nous avons qualifié, après La Boétie, de «servitude volontaire»?

## Pour conclure

En se détournant de la philosophie, la posture antiphilosophique – qui est aussi celle de Lacan – vise à se démarquer de tout discours qui fait fi du réel. Elle invite à s'amarrer à la rhétorique de l'insu, celle de l'indicible inhérente au langage, du hasard, du *coup de Dè*s, écart esthétique, *déjouant* le sens commun des mots pour les faire *sonner* dans une histoire singulière. L'éthique du réel, condition nécessaire pour se soustraire de la servitude en promouvant l'acte, ce véritable art de la singularité radicale, désigne alors ce qui est éminemment étranger à l'entendement, au sens ainsi qu'à à tout discours qui y fait forçage. Ce «fantasme de la totalité» (Badiou, 2013) est ce qui caractérise le discours philosophique. Seulement, là où il n'était que promesse, ratant son objet (conférant ainsi, grâce à ce ratage, son statut de discipline), le discours philosophique qui relève du scientisme vise à le recouvrir entièrement, sans reste. Est ainsi devenu *vrai* ce qui est efficace, ce qui est médiatiquement audible, vendable. Ce qui est alors visé n'est plus la catégorie de la vérité, mais la transformation du réel, l'assimilant, l'adaptant. Le danger devient le totalitarisme pragmatique, celui qui prétend rendre rationnellement compte de tout, contaminant par conséquent la langue, l'appauvrissant, ce qui n'est pas sans rappeler une parenté avec le néolibéralisme, celui qui dissout le sujet dans l'agrégat humain des consommateurs. En définitive, la rhétorique de l'ineffable invite à éclore la langue de sa propre locution. S'affranchir de la servitude suppose de se rebeller contre la langue préfabriquée en lui faisant offense, la *décoïncider* avec elle-même (pour reprendre une expression de F. Jullien). Dès lors, il faut promouvoir la poétique de la contingence, celle de la soustraction, celle de l'*écart* aussi bien, c'est-à-dire cet irréductible nécessaire, un espace blanc ouvrant la faille où surgissent les inventions.

## References

- Abelhauser, A., Gori, R. et Sauret, M. J. (2011). *La Folie Evaluation: Les nouvelles fabriques de la servitude*. Paris: Mille et une nuits.
- Badiou, A. (2013). *Lacan: L'antiphilosophie 3, 1994-1995*. Paris: Fayard.
- Benesteau, J. (2002) *Mensonges freudiens: histoire d'une désinformation séculaire*. Bruxelles: Mardaga.
- Chapoutot J. (6/08/2018). «Onfray, Hitler et le christianisme», Recueilli par E. Maurot, *La Croix*.
- Gayon, J., Jacobi, D. (Dir.) (2006). *L'éternel retour de l'eugénisme*. Paris: PUF.
- Houston, N. (2008). *L'Espèce fabulatrice*. Paris: Actes Sud.
- Inserm (dir.). *Psychothérapie : Trois approches évaluées*. Rapport. Paris : Les éditions Inserm, 2004, XII- p. 553 - (Expertise collective). - <http://hdl.handle.net/10608/146>.
- Mayné, G. (2018). *En finir avec Onfray, Du déni à la boboisation ambiante*. Paris: Champ Vallon.
- Onfray, M. (2010). *Le Crépuscule d'une idole: L'Affabulation freudienne*. Paris: Grasset.
- Onfray, M. (2010). *Apostille au Crépuscule: pour une psychanalyse non freudienne*. Paris: Grasset.
- Portelli, S. (2011). *Juger*. Paris: Editions de l'Atelier.
- Rey-Flaud, H. (2010). *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage: comprendre l'autisme*. Paris: Flammarion.
- Sauret, M. J. (2009). *Malaise dans le capitalisme*. Toulouse: PUM.
- Sauret, M. J., Askofaré, S. (2011). The Effect of liberalism on the Development of Clinical Professions. *Research in Psychoanalysis*, 12, 115-123.
- Sauret, M. J., Askofaré, S. et Macary Garipuy, P. (2012). Current Controversies in The Treatment of Autism In France. What is at Stake for Psychoanalysis. *S: Journal of the Jan van Eyck Circle for lacanian Ideology Critique*, 5, 112-129.
- Sauret, M. J., Zapata Ramos, C. (2016). Entre science et psychanalyse: clinique, éthique, politique. *Cliniques méditerranéennes*. 93, 263-276.
- Sauret, M. J. (2016). Peut-on penser une science clinique qui serait construite autour de la singularité du cas. Pour une théorie du singulier. In Ablet Guillen (dir.), *Dysharmonie*. Toulouse: Erès.

Sauret, M. J., Germanos Besson D. (2018). De l'épistémologie à l'éthique.  
A propos de *Un cerveau pensant: entre plasticité et stabilité.*  
Psychanalyse et neuroscience de Marc Crommelinck et Jean-Pierre  
Lebrun (Toulouse, Erès, 2017). *L'Evolution psychiatrique* (sous presse).